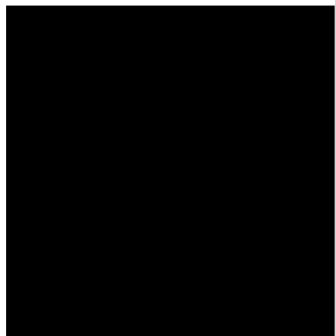
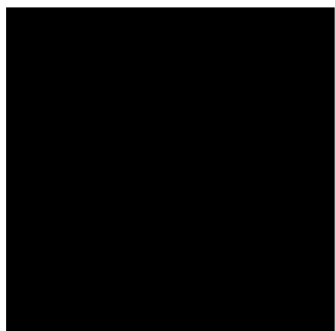
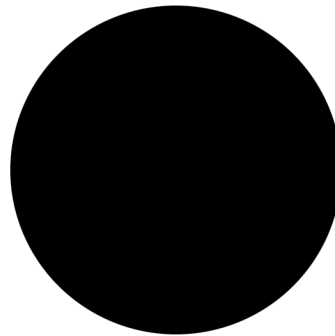


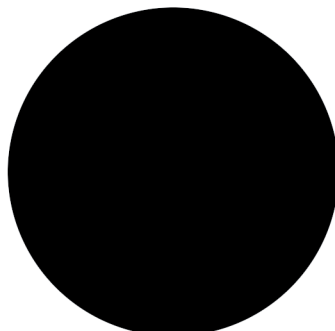
LE CARRE DE MORELLET



LE ROND DE SHYAMALAN



LE CARRE DE HENRY



LE ROND DE LA FUERA DEL BAUS

camille arrighi/coraline guilbeau

Choix des événements :

Ma musée -François Morellet:

L'exposition de François Morellet intitulée Ma Musée et présentée au musée des beaux arts de Nantes du 9 novembre 2007 au 4 février 2008.. Morellet a traduit en 3 dimensions l'une de ses peintures en l'agrandissant à la taille du patio central du musée (25m/25m), les lignes devenant des couloirs et les surfaces blanches d'imposants volumes, faisant ainsi basculer de la verticale à l'horizontal l'oeuvre originelle.

Dans cette traduction de l'oeuvre initiale, les lignes du tableau sont devenues des allées, offrant des perspectives inattendues sur ce que j'appellerai l'espace « restant », ce qui reste visible au regard.

Ma Musée propose une traduction en 3 dimensions d'une peinture de 1975, 6 lignes au hasard, dont les volumes, séparés par des allées noires rappelant les lignes du tableau, remplissent complètement l'espace du patio. Au rez de chaussée, le visiteur rentre à l'intérieur de l'oeuvre, alors que du premier étage il pouvait relire la forme de la peinture originale ayant servi de matrice à Ma Musée. Les couloirs créés par les volumes débouchaient dans le pourtour sur des oeuvres choisies par l'équipe du musée (introduisant une fois encore le hasard puisque Morellet ne participait pas à ce choix) sur le thème du point de vue et de la perspective. Et il est tellement question de cela dans toute cette installation, puisqu'elle engendre une multiplicité des points de vue et des emplacements pour le spectateur, de sorte que le visiteur soit confronté aux «murs» de son oeuvre comme condition même de l'espace d'exposition.

Ce n'est pas une simple exposition dans un musée, c'est bien plus que cela, une appropriation, une accaparation. Le musée n'existe plus réellement comme simple contenant d'oeuvres, il est occupé, puisque l'oeuvre de l'artiste inclut le bâtiment lui-même. Le musée devient sujet de l'exposition. Une intervention qui organise le regard du spectateur et incite à la déambulation (où à l'observation depuis un point de mire) comme un dispositif d'exposition. A la fois un présentoir d'oeuvres et une oeuvre en soi.

On pourrait qualifier ces corridors d'« échappatoires » dans la mesure où ils n'ont rien de labyrinthique car avant même de s'engager, on en voyait déjà l'issue. Et en chemin se dévoilaient à chaque croisement d'autres issues. Cette expérience de l'appel de l'infini engendre un usage, ou tout du moins une appréhension différente de l'espace pour le spectateur.

Morellet devient le commissaire d'une exposition pour laquelle il ne choisit rien (mais fait appel au hasard). Il est l'architecte du lieu en ce sens qu'il est le concepteur d'une « scénographie praticable ».

Le Village - M. Night Shyamalan:

Synopsis: Une petite communauté isolée et auto-suffisante vit dans la terrifiante certitude que des créatures dangereuses peuplent les bois entourant son village : «Ceux dont on ne parle pas» («Those we don't speak of»). Cette force maléfique est si menaçante que personne n'ose s'aventurer au-delà des dernières maisons, et encore moins pénétrer dans les bois, qui marquent la frontière entre le territoire des villageois

et celui des créatures ; qu'un accord tacite de non-violation des frontières lie. Afin d'éviter tout contact avec les créatures, la couleur rouge est bannie du village car elle est censée attirer les créatures, tandis que le Jaune qui protège les villageois de ces dernières est omniprésent. Malgré la décision prise par les anciens du village de ne jamais retourner dans les grandes villes, le jeune Lucius Hunt, un garçon réservé mais déterminé, forme le projet de s'y rendre pour en ramener des

médicaments. Mais quand son ami Noah, un jeune autiste, tente de l'assassiner, c'est à Ivy Walker, une jeune femme aveugle éperdument amoureuse de Lucius avec qui elle devait se marier, que revient cette mission dangereuse : chercher les remèdes nécessaires pour le soigner en traversant les bois interdits. Mais elle est bien loin de se douter de ce qui l'attend hors de ces bois.

Concert au sol - Pierre Henry SIGMA 3 1967

Une extraordinaire soirée Pierre Henry où la musique expérimentale a soudain débouché dans une nouvelle dimension.

Une révolution (peut-être d'ailleurs purement épisodique) s'est produite dans la manière d'écouter, dans le rapport de l'auditeur avec la musique : les conditions du concert ont été radicalement transformées.

On entrait au milieu d'un flot ininterrompu de jeunes dans la salle de l'Alhambra, plongée dans une obscurité qu'atténuait à peine un pinceau de lumière bleue. Au centre, un ring de boxe, chargé d'appareils de reproduction sonore et, tout autour, des milliers de jeunes, non assis mais étendus en désordre, de tout leur long, sur des sacs de couchage ou des couvertures, les pieds, les têtes, les coudes se touchant, bavardant tandis que rugissaient des musiques violemment rythmées ou électroniques.

Par moment, les projecteurs de la télévision trouaient l'ombre.

Ainsi dès le début, le spectateur était saisi, comme aliéné, «désindividualisé», plutôt aggloméré à une société nouvelle sans distinction de personnes, décontracté par cette position inhabituelle, entièrement disponible pour une musique nouvelle.

Il était réellement impressionnant de voir avec quel abandon et quelle concentration ces auditeurs étendus recevaient cette musique, sans doute très insolite pour la plupart mais à laquelle ils ne résistaient pas. Pour beaucoup, je pense, le temps était comme suspendu par une contemplation...

Jacques Lonchamp, Le Monde, Novembre 1967

Fura del Baus :

Les entrepôts laineux accueillent le spectacle Accions de la compagnie La Fura dels Baus au cours des années 1986-87 (Sigma), premier grand spectacle, conçu vers 1983 en Espagne puis représenté plus de 118 fois à travers le monde. Accions peut être considéré comme le spectacle le plus représentatif de la compagnie, en ce sens qu'il met en place les éléments fondateurs de ce que l'on nommera le «langage théâtral de la Fura». A savoir, une intervention dans un espace non délimité par une structure conventionnelle, où des acteurs exécutent sept actions combinant musique et performance. Ces actions prenaient place aussi bien en hauteur, qu'au même niveau des spectateurs et tachaient d'instaurer un dialogue et des frictions entre l'environnement architectural, le public et les acteurs.

Les lieux :

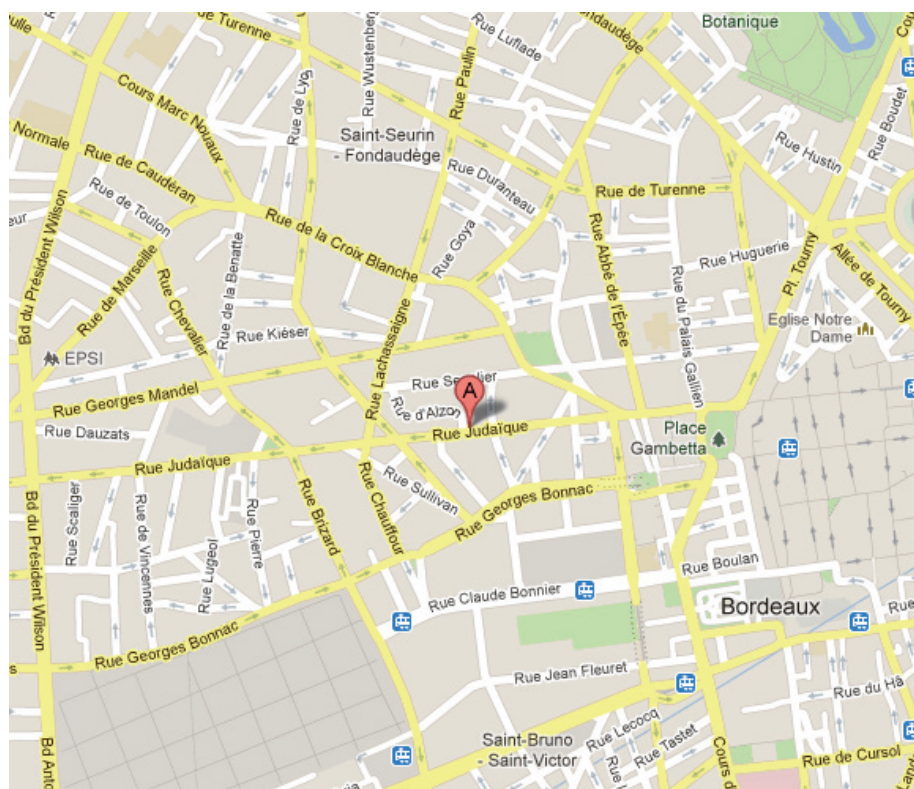
Ma Musée, musée des Beaux Arts

Création du Musée des Beaux-arts de Nantes par arrêté du Consulat. Il est inscrit au titre des monuments historiques depuis le 29 octobre 1975.

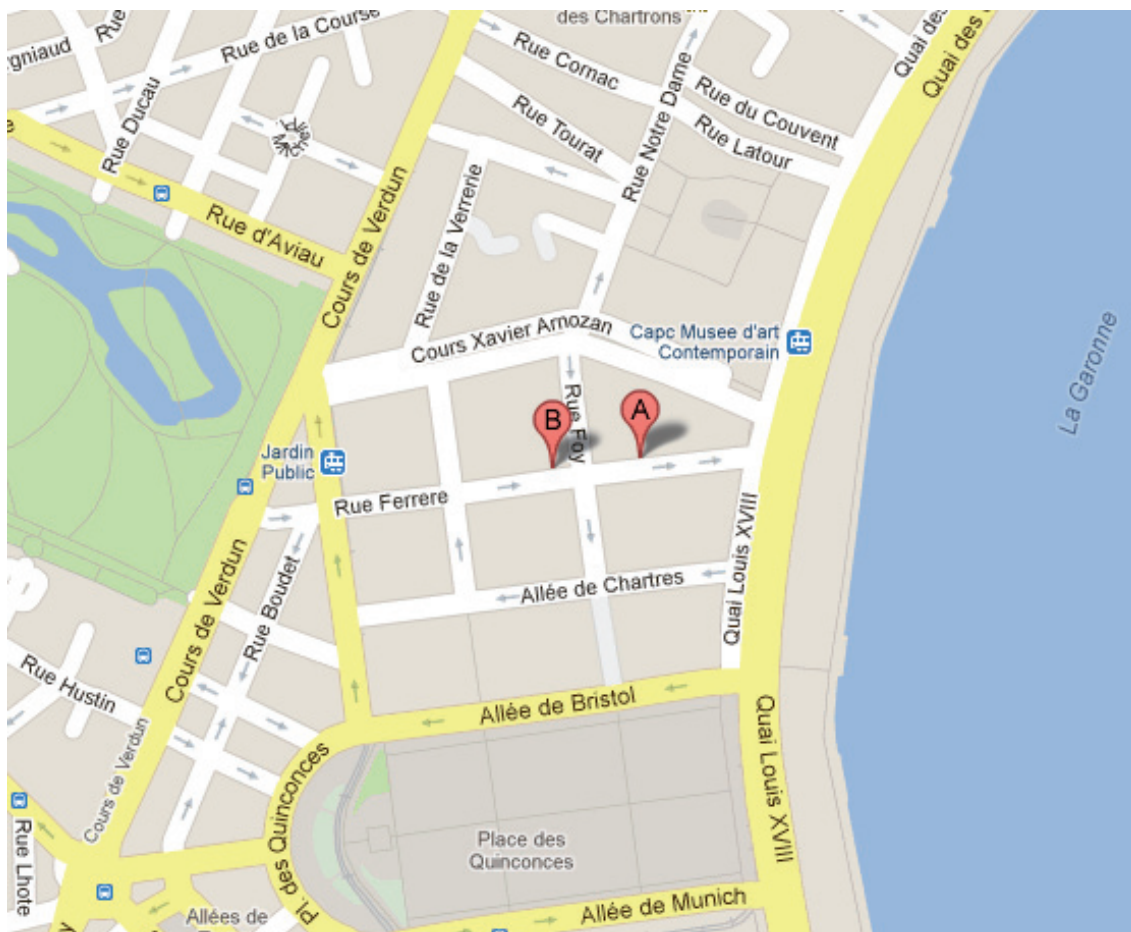
Le plan est organisé autour d'une cour centrale couverte d'une verrière (le patio). Un double circuit de galeries et de salles l'entoure sur deux niveaux, derrière un monumental escalier à double volée et un vestibule voûté. Les salles du rez-de-chaussée s'éclairent par de larges baies, celles de l'étage bénéficient d'un moderne éclairage zénithal rendu possible par la charpente métallique de l'ensemble

En 2011, le musée a fermé ses portes pour une période initialement prévue à 2 ans maximum, afin d'effectuer d'importants travaux d'agrandissement qui doivent porter sa surface à 17 000 m² (contre 11 400 m² actuellement) et permettant d'englober la chapelle de l'Oratoire (servant de lieu d'expositions temporaires pour le musée) située à proximité, en construisant de nouveaux

Concert au sol, l'Alhambra
111 Bis Rue Judaïque 33000 Bordeaux



Fura del baus
Les entrepôts lainé



Analyse comparée, point de repères :

Ma musée :

L'exposition de François Morellet intitulée Ma Musée et présentée au musée des beaux arts de Nantes du 9 novembre 2007 au 4 février 2008.. Morellet a traduit en 3 dimensions l'une de ses peintures en l'agrandissant à la taille du patio central du musée (25m/25m), les lignes devenant des couloirs et les surfaces blanches d'imposants volumes, faisant ainsi basculer de la verticale à l'horizontal l'oeuvre originelle.

Dans cette traduction de l'oeuvre initiale, les lignes du tableau sont devenues des allées, offrant des perspectives inattendues sur ce que j'appellerai l'espace « restant », ce qui reste visible au regard.

Ma Musée propose une traduction en 3 dimensions d'une peinture de 1975, 6 lignes au hasard, dont les volumes, séparés par des allées noires rappelant les lignes du tableau, remplissent complètement l'espace du patio. Au rez-de chaussée, le visiteur rentre à l'intérieur de l'oeuvre, alors que du premier étage il pouvait relire la forme de la peinture originale ayant servi de matrice à Ma Musée. Les couloirs créés par les volumes débouchaient dans le pourtour sur des oeuvres choisies par l'équipe du musée (introduisant une fois encore le hasard puisque Morellet ne participait pas à ce choix) sur le thème du point de vue et de la perspective. Et il est tellement question de cela dans toute cette installation, puisqu'elle engendre une multiplicité des points de vue et des emplacements pour le spectateur, de sorte que le visiteur soit confronté aux «murs» de son oeuvre comme condition même de l'espace d'exposition.

Ce n'est pas une simple exposition dans un musée, c'est bien plus que cela, une appropriation, une accapitation. Le musée n'existe plus réellement comme simple contenant d'oeuvres, il est occupé, puisque l'oeuvre de l'artiste inclut le bâtiment lui-même. Le musée devient sujet de l'exposition.

Une intervention qui organise le regard du spectateur et incite à la déambulation (où à l'observation depuis un point de mire) comme un dispositif d'exposition. A la fois un présentoir d'oeuvres et une oeuvre en soi.

On pourrait qualifier ces corridors d'« échappatoires » dans la mesure où ils n'ont rien de labyrinthique car avant même de s'engager, on en voyait déjà l'issue. Et en chemin se dévoilaient à chaque croisement d'autres issues. Cette expérience de l'appel de l'infini engendre un usage, ou tout du moins une appréhension différente de l'espace pour le spectateur.

Morellet devient le commissaire d'une exposition pour laquelle il ne choisit rien (mais fait appel au hasard). Il est l'architecte du lieu en ce sens qu'il est le concepteur d'une « scénographie praticable ».

Le Village :

Manipulation des villageois en leur faisant croire des choses qui ne sont pas afin de pouvoir les garder sous une certaine emprise.

Ils vivent cloisonnés, dans un espace avec des frontières que l'on pourrait définir de mur. Un peu comme une prison dorée.

Le village vit secrètement coupé du reste du monde, un peu comme une secte.

Découverte à la fin du film qu'il s'agit en fait d'une communauté de l'époque contemporaine vivant dans le style d'une autre époque, de manière sommaire.

Concert au sol :

Le ring de boxe fait ici référence au carré du tableau devenu volume dans Ma Musée: ceci dû à leurs positions centrales dans l'espace avec aménagement d'un «vide» autour d'elles permettant une circulation tournante, avant de faire le choix d'une pénétration (pour la pièce de Morellet).

Nous établissons également un lien autour des perceptions, ici dans le cadre de Concert au sol il s'agit de son, de musique. La musique est amenée à être écoutée de différentes manières notamment dans une position précise, celle de corps étendus. La manière dont les corps sont disposés permet une perception différente.

De la même manière que dans l'oeuvre *Ma musée*, plusieurs sens de lecture et de perception sont possible. « Dans » l'oeuvre à travers les axes ou bien au dessus de l'oeuvre afin d'avoir une vue d'ensemble (à l'étage). Et plus encore au sein même de la pièce qui laisse place à une double perception : le corps (et le regard) sont dirigés vers une seule direction, la seule issue possible, entouré qu'ils sont de deux murs, le champs de vision y est restreint, orienté, dirigé. S'il choisit de se déporter légèrement, de se décaler sur lui même, regard et corps seront alors dirigé vers un mur ou une autre issue quand cela est envisageable.

On peut aussi émettre des hypothèses de rapprochement au niveau du sentiment « d'abandon » que provoquent ces deux pièces chez le spectateur. Dans les deux pièces, les spectateurs sont près à accepter l'idée qu'ils peuvent ne pas percevoir l'ensemble d'une pièce dans laquelle ils font partie prenante.

Fura del baus :

C'est en privilégiant l'utilisation d'espaces de représentation non conventionnels, et d'intégrer musique, mouvement, et nouvelles technologies au sein même de ses spectacle que la Fura est parvenu à s'adresser directement à un public non habitué des salles de théâtre.

Avec ce système mis en place, l'enjeu est de rompre les limites entre espace actif de la représentation, et espace passif de l'observation, via l'implication physique du spectateur, directement confronté de manière intime à l'action.

D'autre part, les actions se déployant dans différents endroits d'un même espace, le traditionnel rapport frontal scène/public est déstabilisé. Le spectateur se trouve à la fois encerclé (par des actions qui se déroulent aux quatre coins autour de lui, sans qu'il puisse nécessairement toutes les voir en même temps, et sans qu'il ne puisse véritablement savoir où se passe ces actions et de quel ordre sont elles), et à la fois celui qui encercle les actions et permet de redessiner, de reconstituer les délimitations d'un espace de jeu face à un espace d'observation. Les rapports entre les deux sont continuellement mouvants si bien que l'on pourrait presque concevoir qu'il y a « actions » dans les deux camps, et que c'est le rapport entre ces deux sphères/groupes qui conduit à une situation de performance.

